

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Vivre ailleurs

André Vanasse

Number 74, Summer 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38144ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Vanasse, A. (1994). Vivre ailleurs. *Lettres québécoises*, (74), 5–5.



Vivre ailleurs



IL EST DES MOMENTS AGRÉABLES DANS LA VIE. Celui par exemple de voyager. En avril et mai derniers, j'ai visité la France, l'Italie, la Belgique et la Suisse. À vrai dire, je n'ai parcouru que quelques villes : Paris, Bruxelles, Gand, Rome, Florence, Venise, Assise, Sienne, Padoue, Genève... Assez en tout cas pour me donner le goût de tout quitter. Car c'est bien ce qui s'est produit. Tout à coup, l'idée que j'avais perdu mon temps à courir après des chimères m'est devenue quasi intolérable. Pourquoi avoir peiné pendant des années si ce n'est que pour étreindre le vide ? Et puis tous ces rêves brisés; ce travail d'écriture, à quoi a-t-il servi sinon à me faire comprendre très tôt qu'il s'écrit sur le sable ? La preuve ? Cherchez un roman dans une librairie un an tout juste après sa sortie. Vous constaterez avec effarement qu'il n'est plus sur les tablettes. Il a été remplacé par un semblable. Ainsi tourne la roue. Nous vivons de *fast foods*. Ce qui n'est pas digéré sur-le-champ va inexorablement à la poubelle. Nous marchons sur des excréments !

Bien sûr, ce n'étaient pas ces pensées qui m'obsédaient quand j'ai fait mon entrée dans le palais des Doges. C'était plutôt le contraire : devant la beauté des lieux que je rencontrais partout, l'idée de tout lâcher et d'aller vivre ailleurs me paraissait infiniment souhaitable. Et dans chaque ville se renouvelait le sortilège. Encore plus à Gruyère, dans les Alpes suisses. J'y aurais passé ma vie. J'y aurais, j'en avais la conviction, retrouvé la foi. Comment en douter devant la majesté du paysage ? Cette impression que si je levais un peu plus haut la main je saisisrais un nuage. Plus bas, sonnent les clochettes des vaches et des moutons. Au village, des vieilles dames fleurissent le petit cimetière. Elles ont semé des pensées jaunes et bleues qu'elles déposent dans des pots de fleurs sur chacune des tombes. Le cimetière comme un jardin. Et tout autour, ces maisons crépies, tricentennaires qui nous convainquent que la vie roule à l'envers. Il suffirait que je me colle à elles pour que mes pieds prennent racine et que je rayonne comme du lierre.

Mais cet état de bonheur, presque d'apesanteur, ne dure pas éternellement. Peu à peu s'insinue l'idée du retour. Et c'est un mystère qui m'épatera toujours : pourquoi sommes-nous à ce point liés à notre pays ? Nous avons beau voir des décors et des paysages à nous couper le souffle, il reste toujours au fond de nous une petite voix qui nous rappelle que tout cela ne nous appartient pas, que nous sommes à jamais esclaves d'un autre paysage, que même si ce dernier n'a ni la

beauté ni l'extrême richesse de ceux qui défilent sous nos yeux, il est à nous, il est en nous et que, quoi que nous puissions faire et croire, il y aura toujours une partie de notre être qui restera inconditionnellement attachée au sol qui nous a vus naître.

Disant cela, je pense à tous les émigrants de la terre et à ceux du Québec en particulier. Au fond de chacun d'eux, une petite lampe dont la flamme vacille, mais ne s'éteint jamais. C'est celle qui éclaire les souvenirs d'antan. De ces images surgissent périodiquement des odeurs tenaces qui les figent sur place; des sons ailés aussi qui leur poignent l'âme parce qu'ils leur rappellent leur enfance, leurs amitiés perdues, leurs vieux parents au visage buriné qui n'ont pu retenir leurs larmes au moment du grand départ. Ces émigrants ont beau se persuader que la vie dans leur pays n'en valait pas la chandelle, ils n'arrivent pas à se convaincre que la terre séchée, craquelée, rouge de cuivre, de sang et de mille saletés n'est pas encore la plus belle du monde. Et alors, ils tentent de rayer toutes ces réminiscences en sachant fort bien qu'ils n'y arriveront pas, qu'il restera toujours au fond d'eux ce petit coin de pays vissé à leurs entrailles et qui ne grossira pas — ils le souhaitent de tout cœur — comme un cancer.

Triste statut que celui de l'émigrant. Coincé entre deux imageries, il se construit en s'efforçant de détruire une partie de lui qui refuse pourtant de mourir. Le pire, c'est que s'il avait le malheur de retourner dans son pays, il ne pourrait plus y vivre, n'ayant ni le courage ni la force de se réadapter à un mode de vie contre lequel il s'est battu pendant des années. L'émigrant est un éternel exilé.

C'est cette souffrante condition que Sergio Kokis a décrit dans *Le pavillon des miroirs* (XYZ éditeur, 1994) et c'est à lui que je pensais quand, par bouffées, me revenait en bouche le goût de mon pays, celui surtout de revoir mes enfants et tous les miens, ma maison aussi, mes éditions. Je me disais alors que Jacques Cartier avait sûrement raison de prétendre que cette terre était bien celle que Dieu avait donnée à Caïn, mais qu'il avait tort de croire que c'était un grand malheur, car cette terre, elle est tout à fait miennne dans sa froideur, sa démesure, sa folie, ses poudreries. Je sais trop bien que je lui appartiens.

L'ailleurs, c'est bel et bien du rêve...

Le directeur,
André Vanasse